Le Cadavre en procès : une introduction

The Cadaver in Process: An introduction

Hervé Guy, Agnès Jeanjean et Anne Richier

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/tc/6863>

DOI : 10.4000/tc.6863

ISBN : 1952-420X

ISSN : 1952-420X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 19 juin 2013

Pagination : 16-29

ISBN : 978-2-7351-1637-9

ISSN : 0248-6016

Référence électronique

Hervé Guy, Agnès Jeanjean et Anne Richier, « Le Cadavre en procès : une introduction », *Techniques & Culture* [En ligne], 60 | 2013, mis en ligne le 19 juin 2016, consulté le 29 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/tc/6863> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/tc.6863>

© Brook Ward 2000 (licence creative common - by/=/)

Hervé Guy, Agnès Jeanjean & Anne Richier

INRAP

Université de Nice Sophia Antipolis

INRAP

herve.guy@inrap.fr ; jeanjean@unice.fr ; anne.richier@inrap.fr

Cadavre en procès - Introduction

Techniques & Culture 60, 2013/1 : 16-29

LE CADAVRE EN PROCÈS : UNE INTRODUCTION

« La vie est une maladie mortelle sexuellement transmissible ». Cet aphorisme attribué à Woody Allen, est une référence directe au mode de reproduction des êtres humains qui se révèle être une véritable fabrique de cadavres, contrairement à d'autres formes de vie. Depuis l'avènement des hommes modernes il y a 50 000 ans environ, on peut estimer à plus de 100 milliards le nombre d'êtres humains nés sur la terre et donc morts aujourd'hui (Biraben 2003). Cette quantité, à prendre avec des réserves compte tenu de l'infinité de paramètres et de leur caractère hypothétique, offre malgré tout un bon ordre de grandeur. Ce sont quelque 3 milliards de tonnes de substances cadavériques humaines qui se seraient diluées parmi les éléments, des milliards de milliards de molécules reconverties, participant au cycle de la vie dont nous sommes aujourd'hui les éphémères héritiers.

Le cadavre se conjugue au passé, au futur et au présent. Il est objet d'oubli dans la longue histoire, objet d'attachement et source de mémoire dans le futur proche et dans le présent. Il constitue une frontière entre l'être (la pensée) et le néant (l'impensable). Il est aussi et surtout désincarnation. Entendons ce terme dans son acception première, à savoir la dissolution de l'être à travers la dissolution de ses chairs. Le cadavre est un objet de confins par excellence.

La mort d'un héros
Che Guevara,
sur une pailleasse,
entouré d'un aréopage
de militaires boliviens.

© Alborta, Freddy (1932-2005) / The Israel Museum, Jerusalem

Il faut le voir pour y croire

Il matérialise le lien entre la vie et la mort. Sans lui, il est difficile de croire cette dernière effective. Des images sont nécessaires. Elles sont, de toute évidence, essentielles aux grandes manifestations collectives. L'exposition du corps, parfois profane, parfois sacrée, résulte de cette logique : Innocent III, Joseph Staline, Mao Zedong, Alexandre Soljénitsyne, Jean-Paul II.

Mais c'est dans le registre de l'annonce de la mort du héros ou du dictateur que l'on saisit avec le plus d'acuité le besoin de voir le cadavre. Sans cadavre, sans représentation du sujet devenu objet, la réalité de la mort pourrait être contestée ou mal vécue. L'histoire récente en fait état à de nombreuses reprises : Che Guevara, sur une pailleasse, entouré d'un aréopage de militaires boliviens ; Ceaușescu criblé

de balles ; la vidéo de mauvaise qualité de la pendaison de Saddam Hussein ; l'assassinat de Mouamar Khadafi ; Ben Laden, lesté et largué par un hélicoptère au cœur de l'océan indien (non sans qu'au préalable une image fabriquée du visage tuméfié et sans vie du leader islamiste ait été portée à la face du monde). Avec ce dernier exemple, nous voyons qu'en certains cas un « bon mort » est moins embarrassant qu'un mauvais prisonnier. En outre si le cadavre est soustrait à ses partisans, le châtiment est ultime. L'État-major américain connaît ses classiques : chez Homère, Achille outrage et mutile la dépouille d'Hector au vu et au su de tous les Troyens, pour enfin l'emporter et la priver

La dépouille de Nicolae Ceaușescu

© STR New / Reuters/REUTERS

de funérailles princières. Il faudra alors que Priam use de toute sa persuasion pour qu'Achille lui rende le corps de son fils.

Partant d'une logique inverse, il est possible aussi de priver le vainqueur du trophée de son ennemi. C'est ainsi que procéda Adolf Hitler lorsqu'il se suicida et demanda à sa garde rapprochée de brûler son corps et ceux des siens. Les vainqueurs russes n'eurent plus rien à se mettre « derrière l'œil », si ce n'est un tas de restes humains enchevêtrés et carbonisés. Ils n'y retrouvèrent pas la « chose » qu'ils étaient venus chercher. Leur ennemi les a frustrés de leur trophée : un cadavre entier et identifiable. Il est à parier que Staline en aurait fait bon usage, comme le fit la CIA avec le cadavre de Che Guevara.

Pour preuve de la mort, il arrive en certaines circonstances, que la partie vaille pour le tout. Ainsi, dans le comte, la reine marâtre de Blanche neige se satisfait grandement de voir le chasseur lui présenter le cœur d'une biche, qu'elle pense être celui de sa bru. De nos jours on se contente quelquefois d'une empreinte ADN.

L'exposition d'un cadavre, sa présentation, peut aussi être utilisée dans le but de témoigner de l'existence d'un phénomène. Lorsqu'un sujet laisse planer des doutes sur la réalité de son existence, l'exposition de son cadavre est censée balayer toutes les suspicions, toutes les incertitudes. L'exemple le plus emblématique est très certainement celui des extraterrestres : le « taxon » le plus connu porte le nom de « petits gris » et son représentant le plus illustre est appelé « l'homme de Roswell ». Des photographies et des vidéos de son cadavre ont largement circulé dans les médias. L'équation, dans le cas présent, est assez simple : cadavre d'extraterrestre = existence d'extraterrestres.

A contrario, en matière d'extraterrestres, l'absence de cadavre est en quelques circonstances source d'angoisse et de frayeur, peut-être aussi d'espoir... Rappelons-nous cette série télévisée américaine que les moins de quarante ans, sauf s'ils sont passionnés par les séries labellisées « vintage », ignorent généralement : *The Invaders* (Les Envahisseurs). Lorsque l'un de ces envahisseurs est mortellement blessé, son corps disparaît dans un halo rouge. Qu'elle est donc cette forme de vie qui à l'instant fatal s'affranchit du cadavre ? Le trouble forcément s'installe puisque sans cadavre, la mort physique du sujet est proprement impensable. Ces envahisseurs-là génèrent l'effroi en ce sens qu'ils sont l'ennemi sans cadavre, dont la preuve de mort... et d'existence, ne peut être faite, et avec lequel la lutte sera sans fin.

Partout dans le monde, et en remontant jusqu'aux temps préhistoriques, le cadavre fait, ou a fait l'objet de toutes les attentions mais aussi de toutes les peurs, de toutes les craintes. Parce que sans cadavre, il n'y a pas de deuil possible. Mais aussi parce que le devenir du cadavre est de se transformer en substances puantes et dangereuses dès que sa lyse commence.

Toutes les cultures n'ont pas les mêmes propensions à exposer cet état de déchéance. La plupart d'entre elles ont élaboré des stratégies d'évitement à travers des rites parfois complexes et longs. Voici une brève énumération de ce champ des possibles, des pouvoir faire et des devoir faire : inhumation, crémation, soins

©- http://patrick.delsaut.perso.neuf.fr/les_gris.html - consulté le 21/12/13

Photographie d'un petit-gris en cours d'autopsie

Photo extraite du site web personnel de Patrick Delsaut « Les Gris, ces créatures étranges venues d'un autre monde. »

Couverture du livre : *The Invaders - Dam of Death* - Jack Pearl (Whitman 1967)

D'après la série télévisée américaine créée par Larry Cohen (1966) *The Invaders*.

© dessin de couverture créé par Roy Thimmes

thanathopraxiques, endo-cannibalisme, exposition, immersion, momification par embaumement, dessiccation, enfumage, cryogénisation.

Cadavérisation

Considérons ici le cadavre comme un matériau, si ce n'est vivant, au moins intrinsèquement animé par des lois bio-physico-chimiques, qui seront autant de contraintes lors des manipulations qu'il aura à subir pendant le rituel funéraire. Nous ne nous appesantirons pas ici sur ce fameux point zéro qui entérine le passage de vie à trépas : la science, sous certains aspects, se trouve bien démunie pour expliquer certains phénomènes. Soulignons toutefois que certains ascètes Shingon ou Yamabushi, par exemple, qui pratiquent le yoga dans ses formes les plus poussées, jeûnent plusieurs années. Pour éviter la mort, ils absorbent des petites quantités de laque et de tanin. Ainsi leurs corps finissent par prendre l'allure de momies. En état d'assèchement avancé, certains vont même jusqu'à se faire inhumer vivants dans la position du Bouddha (Thomas 1980).

Dès lors, à quel moment peut-on parler avec certitude de cadavre ? Roméo, nous dit Lyall Watson (1990), se fiant aux connaissances de son époque, a commis une erreur lorsqu'il a cru Juliette morte. Selon Watson, la mort est effective lorsque s'effondre le système de coordination de la matière vivante. Elle serait comme un curseur que l'on ferait glisser le long d'une échelle de critères suivant nos croyances courantes et l'état de nos techniques. Quant à Xavier Bichat, le célèbre médecin, il prétendait que nous mourons par degrés et par morceaux. La mort devient un processus de déconstitution (et non de déstructuration) de la vie organisée. Pour Louis-Vincent Thomas enfin, la mort n'est pas un moment, mais un « processus qui se prolonge dans le temps ». Si la science est dans l'incapacité d'observer et de juger avec précision l'instant « T » du passage d'un état à un autre, de la vie à la mort, cette dernière finit toujours par s'imposer. Elle agit selon un processus qu'on nomme « cadavérisation ».

La cadavérisation est un état évolutif qui se caractérise par de nombreux symptômes. On commence habituellement par invoquer des signes négatifs coïncidant avec l'arrêt des fonctions vitales : respiration, rythme cardiaque, circulation sanguine, activité cérébrale ; puis il est des signes positifs qui se mettent en place : refroidissement, rigidité cadavérique, lividités. Ainsi, puisque la mort s'étale dans la durée, mieux vaut se fier, pour comprendre les mécanismes de la cadavérisation, à la succession des symptômes thanatiques.

Macroscopiquement parlant, un mort se caractérise par des signes précoces : immobilité, aréflexie et hypotonie totales. Le corps est totalement sous l'influence de la pesanteur : la tête bascule sur le côté, les pointes de pieds s'orientent vers l'extérieur, le relâchement musculaire induit un fléchissement des doigts de la main, une bouche béante, la chute de la paupière inférieure, une dilatation pupillaire (mydriase), un relâchement des sphincters qui nécessite d'ailleurs les premiers soins afin d'éviter les écoulements divers.

À ces instants, le refus de la mort, pour l'entourage, a suscité au cours des âges diverses méprises à l'origine de vains espoirs ou de hantises profondes. En effet pendant encore quelque temps le cadavre reste le siège de mouvements internes :

**Cas de péristaltisme utérin
dans le charnier de peste
des Capucins de Ferrières à Martigues
(1720-1721)**

La femme repose allongée
sur le ventre, jambes écartées.
Son fœtus est lui à moitié expulsé
et repose dans la région
du bassin de la femme.
Détail du fœtus.

le péristaltisme intestinal (motricité digestive) peut générer des flatulences. De même lorsqu'une femme est enceinte, le péristaltisme utérin peut expulser le fœtus ; archéologiquement parlant un tel cas a été identifié dans un charnier de pestiférés à Martigues (Tzortzis et Rigeade 2010).

Des écoulements de sang dans la moelle peuvent causer le retrait des membres inférieurs ou une extension croisée. Enfin les poils de barbe semblent pousser mais ce n'est que sous l'effet de la rigidité des muscles horripilateurs. Dans ce Thema, Jacky Gélis montre comment certains de ces signes gnomiques de la cadavérisation furent utilisés pour faire « revivre » un enfant, ne serait-ce qu'un court instant, afin de l'ondoyer et de l'enterrer en terre consacrée. Des techniques simples mais efficaces ont été mises en œuvre pour s'assurer de l'état de mort. Ainsi *Les Récits de la Passion* nous disent à propos de la mort du Christ : « On lui mit selon la coutume, une plume de duvet sous le nez qu'on laissa le temps légal ». Divers testaments du Moyen Âge évoquent l'excitation de la plante des pieds : flagellation, brûlures à la bougie, morsures... Parfois on titillait l'intérieur des narines. Selon certaines interprétations, l'expression « à vos souhaits » exprime précisément la satisfaction de savoir la personne bien en vie.

Les signes gnomiques de la cadavérisation (Ceccaldi et Durigon 1979) confirment l'irréversibilité de la thanatomorphose. En relation directe avec l'arrêt des fonctions vitales et des modifications physico-chimiques qu'il entraîne, le premier de ces signes est le refroidissement qui va tendre pour le cadavre vers un isotherme, égal à la température ambiante. Rigidité cadavérique, déshydratation, divers signes ophtalmologiques et enfin apparition de lividités signent un état de thanatomorphose bien installé et évolutif.

Le refroidissement est parfois amorcé dès l'agonie, mais en règle générale il se précise entre 2 et 3 heures après le décès. Il débute par le visage et les extrémités. Sa vitesse est tributaire du climat, de la tenue vestimentaire et de la masse corporelle du cadavre.

Sous nos latitudes, on estime qu'un cadavre perd un degré par une ou deux heures. Seule la région hépatique garde la température corporelle pendant une vingtaine d'heures. En règle générale, au bout de 30 à 40 heures un cadavre se trouve en équilibre thermique avec son environnement.

La rigidité cadavérique est l'un des signes les plus sûrs du trépas. Aucune affection ou simulation ne peuvent la reproduire parfaitement. Elle fait suite à l'état de flaccidité, d'hypotonie initiale. Elle provient de liaisons entre actine et myosine qui coagulent. Les tissus originellement acides deviennent alcalins. Cela concerne essentiellement les muscles lisses et striés. Le cadavre se rigidifie avec des intensités variables selon la circonstance de la mort. Classiquement la rigidité débute par la nuque. Le cadavre rigide présente des membres inférieurs et la tête en extension, tandis que les membres supérieurs sont en flexion. Forte et rapide chez les sujets morts par empoisonnement à la strychnine, tétanos, foudroiement ou traumatismes du tronc cérébral ; la rigidité est moins intense et plus lente en cas d'extrême épuisement ou d'hémorragie. Elle est faible et lente chez l'enfant et le vieillard. La rigidité est d'autant plus marquée que la musculature est puissante.

En règle générale, elle envahit le cadavre dans la troisième ou quatrième heure après le décès et en 12 heures elle se généralise et prend possession de toutes les parties du corps. Elle se maintient pendant deux à trois jours. Si elle est rompue par des manipulations avant 12 heures, elle se réinstalle. L'installation de la rigidité engendre par contraction le rejet de matière fécale, d'urine et de sperme. Au niveau de l'œil, la pupille, dilatée dans un premier temps, se rétracte.

Les lividités cadavériques sont des hypostases, sang et autres liquides corporels, qui subissent les lois de la pesanteur et s'accumulent dans les parties les plus déclives du corps. Elles sont de couleur lie de vin à rouge violacé. Elles apparaissent vers la troisième heure suivant le décès et elles sont maximales (mais encore mobiles) vers la trentième heures. Au-delà de cette durée, elles sont fixes et témoignent d'un éventuel changement de position du cadavre.

La déshydratation est variable et dépend des conditions environnementales et de la masse corporelle. Elle est responsable d'une perte de poids d'en moyenne 20 grammes par kilo et par jour. Au niveau de l'œil, la cornée s'opacifie, le globe oculaire s'affaisse dans les cavités orbitales. Une déshydratation rapide peut aboutir à une momification naturelle totale ou partielle (mamelons, lèvres...).

Entropie ou pourrissement

Nonobstant ces considérations générales, attachons-nous à présent à décrire l'entropie du cadavre : son pourrissement.

Le pourrissement du cadavre est assurément l'événement qui catalyse toutes les peurs et les frayeurs. Les épouvantes collectives sont liées à ce stade où le cadavre n'est pas totalement décomposé, où les ossements ne sont pas encore complètement libérés des chairs. Vampires et zombies créés par les imaginaires collectifs sont là pour en témoigner. Ils illustrent la phase durant laquelle le mort est hostile et infréquentable, n'étant ni spectre, ni minéral, ni vivant. Il est hautement dangereux.

Au cours de cette phase, le cadavre subit ce que les médecins appellent la circulation posthume. Ce processus commence dans les 24 heures qui suivent le décès. Des

écoulements brunâtres, pestilentiels, sourdent de la bouche, du nez, de l'anus, parfois des oreilles. Le cadavre émet des gaz infects véhiculant les bactéries de putréfaction à haut potentiel létal pour le vivant qui en serait infecté. La fermentation putride issue du travail des bactéries produit une surabondance d'eau mais aussi de méthane, de gaz carbonique, d'azote, d'ammoniaque, d'hydrogène sulfurée. Ces gaz provoquent le gonflement du cadavre. La pression est telle qu'elle peut faire exploser un cercueil si celui-ci est étanche.

Puis, au cours de cette même phase, les chairs redevenues molles et flasques en masses fétides, prennent des colorations qui, à partir d'un lacis bronzé superficiel (figure 3), virent du brun jaune au vert, puis au noir avec des plaques d'un gris bleuâtre tandis que des moisissures blanches commencent à se répandre.

Le signe précurseur de la putréfaction débute avec l'apparition de la tache verte, 36 à 48 heures après le décès, au niveau de l'hypocondre droit, là où siège le cæcum, appendice situé au niveau de l'intestin qui renferme une flore bactérienne importante, nécessaire à la transformation de la cellulose. La tache verte résulte d'une combinaison, sous l'effet des bactéries, de l'hydrogène sulfuré avec l'hémoglobine et l'hématine. Elle fonce progressivement et envahit tout le cadavre en effaçant les lividités cadavériques. Une fois la tache verte apparue, une tache noire transparaît dans l'angle interne de la conjonctive, préparant la décomposition de l'œil.

La dissémination généralisée des germes de putréfaction colonise tous les tissus. Ceux-ci se creusent alors de bulles putréfactives contenant azote, hydrogène, méthane, gaz carbonique. Puis des soulèvements de l'épiderme gonflé de sérosités transparentes (phlyctènes) crèvent, laissant le derme à nu. L'abdomen se déchire, les cartilages osseux se rompent, la chair désagrégée laisse apparaître l'architecture squelettique. Et durant tout ce temps, le cerveau dégénère en masse pâteuse ; les poumons s'écrasent au fond du gril thoracique, en une masse molle et brunâtre, baignant dans des jus de transsudation rougeâtres ; le foie devient spongieux et noirâtre et s'entoure de bulles de putréfaction ; le cœur se réduit en une mince poche aplatie.

Lorsque le cadavre a été exposé, et que le milieu est favorable à la ponte des mouches, des cohortes de pupes envahissent les orifices, accélérant le processus de décomposition. Quant aux sujets obèses, ou simplement cellulitiques, ils exsudent un liquide huileux qui surnage sur les liquides de transsudation des viscères. Ainsi s'en va l'homme.

Deux cadavres dans une même tombe...

Cet homme d'âge mûr a été enterré dans le cimetière des Petites Crottes à Marseille (1783-1905) avec une bouteille de vin soigneusement déposée contre son épaule. Si dans l'Antiquité ce genre de dépôt funéraire est courant puisqu'il constitue un viatique accompagnant le mort dans son voyage vers l'au-delà, il est exceptionnel dans une tombe d'époque moderne et porte plutôt à sourire...

© T. Maziers, Inrap

Le cadavre en procès

Dans ce Théma, nous avons souhaité aborder la mort à travers ce corps singulier qu'est le cadavre. Nous avons tenu à privilégier l'analyse des gestes et des techniques qui président au devenir du cadavre. Le lecteur l'aura compris, la thématique de l'effroi n'est pas en reste,

pas plus que les effets sensoriels du cadavre en cours de décomposition. Cette livraison de *Techniques & Culture* s'inscrit dans la continuité d'une réflexion que nous développons depuis plusieurs années au travers d'un colloque suivi d'une publication (Guy, Jeanjean, Richier & al. 2012) et de journées d'études organisées par l'EHESS dans le cadre du séminaire « *Out of Culture. La société par ses restes* ». Nous avons réuni archéologues, historiens, sociologues, anthropologues, ethnologues, juristes, psychanalystes, critiques de cinéma, afin d'engager des discussions sur le cadavre et sa décomposition, en comparant les pratiques selon les époques et en confrontant les problématiques disciplinaires.

Le cadavre fait couler beaucoup d'encre aujourd'hui. Il est – enfin – replacé au centre des questionnements sur la mort, que ceux-ci soient anthropologiques, historiques, sociaux ou juridiques. Comment doit-il être considéré : chose ou personne, quels sont ses droits, quelle différence doit être faite entre un cadavre identifié et des « restes humains », peut-on en faire une œuvre d'art et un objet muséal... ? Comme le souligne le sociologue David Le Breton, la législation française soulève activement ces questions existentielles :

« Savoir si le corps n'est qu'un objet indifférent après la mort ou s'il demeure l'homme est une interrogation sans issue. » (Le Breton 2006 : 88).

Les deux premiers articles de ce Thema portent sur des cadavres singuliers : les cadavres d'enfants. L'article de Jean-Pierre Gasnier, « L'enfant mort-né du futur au plus-que-parfait », traite du statut juridique des enfants mort-nés et introduit bien l'intérêt actuel pour le corps mort. La définition même de l'enfant mort-né représente un problème épineux pour les législateurs français ou européens. Le sort des nouveau-nés morts avant même d'avoir vécu constitue depuis longtemps un problème social qui interroge les consciences. Jacky Gélis montre dans son article combien l'ambiguïté du statut de ces cadavres se décline dans l'histoire. Il prête attention à ces enfants mort-nés à qui les catholiques donnaient la capacité de revenir miraculeusement à la vie le temps d'un ondolement. Des dizaines de petits cadavres dénudés pouvaient ainsi être entreposés dans des sanctuaires « à répit » des jours, voire des semaines, sous l'œil scrutateur de pèlerins surveillant le moindre signe de « vie » qui permettrait le baptême salvateur. Quel était donc alors le statut de ces petits corps suspendus entre vie et mort ? Les premiers stigmates de la décomposition, si terrifiants d'ordinaire, étaient ici travestis et valorisés.

Le cadavre, aujourd'hui comme hier, effraie tout autant qu'il interroge. Et pourtant, celui-ci est fragile, éphémère. Il marque cet « entre-deux » de la pourriture que les rites funéraires tentent de masquer le plus souvent, dans une stratégie d'évitement. Évitement de la corruption, tellement insoutenable pour les survivants.

« La mort n'est pas une simple privation de la vie ; elle est une transformation dont le cadavre est à la fois l'instrument et l'objet, une transmutation du sujet qui s'opère dans et par le corps. Les rites funéraires réalisent ce changement d'état : à leur terme l'individu a quitté l'univers des vivants comme son corps consumé s'est évanoui dans l'au-delà. » (Vernant, 1989 : 70).

Se pose de fait la question des motivations de la sépulture originelle, quelque part dans les brumes glacées du Pléistocène : lieu de mémoire, escamotage des premiers signes de décomposition, substitution du corps aux charognards ? Ces questions essentielles et constitutives du rapport au cadavre de l'homme moderne ne seront pas débattues dans ce Thema, mais celles relatives au cadavre ancien, « sec », mettent en exergue de nombreuses zones d'ombre, tant pour les civilisations anciennes que pour les pratiquants actuels. Dans

leur article sur la « non-sépulture », Isabelle Rodet-Belarbi et Isabelle Séguy interrogent les cadavres archéologiques n'ayant pas bénéficié des habituels rites funéraires. Partant de simples positions atypiques de dépôt dans les espaces funéraires communautaires à des cadavres jetés dans des dépotoirs et mêlés aux ordures, elles tentent de décrypter les gestes et les idées sous-tendues par les gestes. L'homme est le seul être vivant à enterrer ses morts, mais il peut de fait choisir aussi de les priver de traitement funéraire ou de sépulture, de les extraire de la sphère sociale et culturelle en leur refusant tout rite. Certains sujets semblent, selon les auteures, avoir été « traités comme des chiens ».

Mais ici et maintenant, traiter un cadavre humain « comme un chien », peut signifier au contraire un traitement de faveur à faire pâlir nombre de défunts reposant dans de modestes sépultures ou disséminés au vent. Dans les cimetières animaliers, notamment celui d'Asnières créé dès 1900, les animaux familiers reposent dans des tombes, des caveaux aux architectures élaborées qui sont fleuris et honorés. Des cimetières animaliers virtuels viennent même de voir le jour sur la toile : on poste la photo de son animal adoré, on le fleurit régulièrement (les fleurs virtuelles se fanent tout comme les réelles), on honore sa mémoire et on partage même son affliction avec d'autres internautes.

Revenons au cadavre humain ancien. Ou plutôt au rapport, parfois ambigu, qui unit l'archéologue du funéraire à son objet d'étude. Dans leur conclusion, Isabelle Rodet-Belarbi et Isabelle Séguy évoquent subtilement la gêne des archéologues face à des individus manifestement traités sans respect. Comment le dire ? Quels mots (et quelles boîtes ?) utiliser pour ne pas enfermer une nouvelle fois ces restes d'humains dans l'exclusion ? Les professionnels de la mort ancienne entretiennent un rapport ambivalent avec le cadavre qu'ils sont forcés d'imaginer, faute de matière organique conservée. Lola Bonnabel et Anne Richier ont interrogé un groupe d'archéologues et archéo-anthropologues, en suivant la chaîne opératoire de la fouille et l'étude des squelettes, pour qu'ils s'expriment sur ce « grand absent » qu'est le cadavre, aussi bien frais qu'en cours de décomposition. La prise en compte ou pas de la décomposition du cadavre a des effets proprement épistémologiques. Nos disciplines en escamotent fréquemment certains aspects. Comment penser le cadavre lorsque l'on a plus que les os ? Quid de la vue, de l'odeur, de la pesanteur d'un corps en décomposition ? Les émotions engendrées par le travail de reconstruction du cadavre pour les anthropologues sont également abordées et les amènent à une réflexion inédite sur les limites de leur discipline. Le cadavre, intéresse peu, il dégoûte, il effraie. Derrière le mort, c'est la vie qui est recherchée.

La crémation permet peut-être d'occulter la phase si traumatisante de la pourriture des corps. À partir de données archéologiques et ethnographiques et de la longue histoire de la crémation, Isabelle Le Goff traite des différentes chaînes opératoires et des effets sensoriels de la crémation d'un corps sur l'assistance, qui jouent sur les cérémonies et les gestes mêmes. La discipline qui étudie les restes anciens brûlés se retrouve ainsi, malgré un matériau d'étude longtemps jugé ingrat et peu éloquent, au centre de questionnements qui unissent désormais étroitement archéologues, anthropologues et ethnologues.

En voyageant dans le temps, on passe du cadavre minéral, « sec », au cadavre pourvu de ses chairs à différents degrés de thanatomorphose, « humide ». Joël Candau initie cette seconde partie du Théma en proposant une plongée cognitive dans les chairs en décomposition et leurs effets sensoriels sur les vivants. La dernière expression du « principe vital » serait olfactive : « je pue donc je suis (encore) ». La perte d'odeurs marquerait la réelle et ultime rupture entre vie et mort, entre culture et nature. Un autre point de rupture qui plonge chacun dans les heures les plus sombres de l'histoire concerne les morts de masse.

Sépulture préhistorique de Cuges-les-Pins

Cette sépulture date de la fin du paléolithique supérieur (-12 000 ans av. J.-C. environ) et appartient à la culture dite épigravétienne. C'est la première exhumée en France (fouille 2013 : Vincent Mourre, Dominique Gambier, Anne Hasler), mais surtout c'est le seul exemplaire connu en « aire ouverte », les autres spécimens ayant été trouvés sous abri ou en grotte. Le mort est probablement un homme, et son appareil funéraire est constitué d'outils en silex, en os, de coquillages, d'ocre rouge.

Charniers de la seconde guerre mondiale, fosses communes des camps du Goulag, de la guerre d'Espagne, de l'ex-Yougoslavie, de l'Argentine, le génocide rwandais... La liste est longue et les violences laissent sans voix. Reste que tous ces témoins de mort de masse ont un point commun : le cadavre est considéré comme une chose dont il faut se débarrasser (ou cacher) au plus vite. Alors même que les sciences sociales se penchent de conserve depuis des décennies sur le corps, il semble que les corps morts issus de violences de masse aient quelques difficultés à être entrepris comme objets d'étude. Sujet tabou, sujet impensé, Élisabeth Anstett s'y attelle au travers d'exemples plus ou moins récents, plus ou moins douloureux. Nous sommes pourtant à l'aube d'une ère nouvelle face aux restes humains sacrifiés en masse au nom d'une cause : celle d'une patrimonialisation, non seulement des lieux et des objets de la déportation mais aussi des cadavres eux-mêmes. De nombreux enjeux et interrogations entourent ces pratiques novatrices, tout à la fois politiques, juridiques, éthiques et idéologiques. Les premières questions : « qui décide », « qui fait », plongent déjà les communautés en quête mémorielle dans les affres des possibles mais aussi des impossibles. Qui peut (veut) se charger d'exhumer ces squelettes, porteurs d'une histoire déchirante ? Nous avons dit à quel point le rapport entre les fouilleurs de sépultures, les spécialistes étudiant les ossements anciens et leur objet d'étude était compliqué et sensible. En écho, les travailleurs du funéraire, fossoyeurs, agents d'amphithéâtre ou de la réquisition, bref ceux qui « y mettent les mains » au quotidien, développent un rapport très particulier avec les cadavres qu'ils ont en charge mais aussi avec leur profession et leur statut dans la société actuelle. Le thème des effets produits par les cadavres et leur décomposition sur les personnes conduites à les côtoyer est développé dans les articles d'Agnès Jeanjean et Cyril Laudanski et, par l'intermédiaire de la fiction cinématographique, dans celui de Marika Moisseff. Les mots, les représentations, la place des activités mortuaires et de ceux qui les développent dans la société sont questionnés. Agnès Jeanjean et Cyril Laudanski mettent en exergue les dimensions signifiantes et transgressives des gestes techniques, les tensions qui les orientent et le trouble que peut générer le plaisir pris dans le travail. Nombre de leurs interlocuteurs s'attachent à faire des cadavres autre chose que des déchets et envisagent leur travail comme une lutte contre l'abandon dont dépend non seulement leur propre humanité mais également celle de la société pour laquelle ils œuvrent. Dans son article « Requiem pour une morte : *Aftermath* (Cerdà 1994) ou l'art paradoxal de réhumaniser le cadavre », Marika Moisseff est également attentive à cette humanisation du cadavre au travers de la figure d'un médecin légiste et de ses perversions

© Inrap - S. Izorais

ultimes. Les attitudes des vivants face à leur propre finitude, au pourri inconcevable, sont scrutées de l'intérieur. Pour finir l'anthropologue Henri Duday, un des « introducteurs » du cadavre dans l'archéologie contemporaine, retrace dans un entretien ce changement important dans l'histoire de la discipline.

Bien d'autres thèmes, bien d'autres points de vue auraient pu trouver place dans ce Thema traitant du cadavre. L'utilisation de dépouilles ou de fragments humains dans l'art contemporain par exemple, le métier de thanatopracteur, de médecin légiste, les traitements funéraires lointains ou atypiques comme l'embaumement ou la cryogénisation, le cadavre face à la charogne, les dissections... La diversité des discours, des thématiques, des approches développées dans cet ouvrage illustre bien l'actuelle poussée d'intérêt pour le cadavre, qui fascine tout autant qu'il dégoûte. Cet intérêt et les formes contemporaines qu'il revêt mériteraient d'être questionné. Que nous dit-il des changements traversant nos sociétés et par là même nos recherches ?

Ces articles et réflexions nous poussent à entrer dans le détail et, comme le propose Jean-Hugues Déchaux, à sortir de la thèse (Déchaux 2000) selon laquelle nos sociétés occidentales seraient traversées par un déni social de la mort. Mais il s'agit là d'un autre chantier.

Les fosses du franquisme

Vue d'ensemble de la fosse commune de Milagros (province de Burgos) en juillet 2009, avant la levée des ossements.

© Sociedad de Ciencias Aranzadi Zientzi Elkartea, photo de C. Albisu Andrade

Photo d'ouverture : Salle de morgue classique des années 1950 qui n'a pas été modifiée depuis sa construction.

POUR CITER CET ARTICLE :

Guy, H., Jeanjean, A. & Richier, A. 2013 Le Cadavre en procès, une introduction, in H. Guy, A. Jeanjean & A. Richier
Le Cadavre en procès, *Techniques&Culture* 60: 16-29.

RÉFÉRENCES

- Déchaux, J.-H. 2000 L'Intimisation de la mort, *Ethnologie Française* 30 : 153-162.
- Biraben, J. - N. 2003 L'Évolution du nombre des hommes. *Population et Sociétés* n° 394 : 2-4.
- Ceccaldi, F. & Durigon, 1979 m. Médecine légale à usage judiciaire. Paris : Éditions Cujas.
- Guy, H., Jeanjean, A., Richier A. & al. (Dir.) 2012 *Rencontre autour du cadavre, actes du colloque de Marseille, BMVR, 15, 16, 17 décembre 2010*, Groupe d'anthropologie et d'archéologie funéraire (GAAF).
- Gross, J. 1987 *The Oxford book of aphorisms*. Oxford : Oxford University Press.
- Le Breton, D. 2006 Le Cadavre ambigu : approche anthropologique, L'esprit du temps, *Études sur la mort*, 2006-1, n° 129 : 79-90.
- Thomas, L.- V. 1980 *Le Cadavre, de la biologie à l'anthropologie*. Paris : Éditions Complexe.
- Tzortzis, S. & Rigeade C. 2010 Persistance et/ou transgression des pratiques funéraires en temps de peste, *Études sur la mort* (Thanalologie) 2009/2-136 : 53-72.
- 2008. La Posture des cadavres de pestiférés : reflet d'une persistance et/ou d'une transgression des normes funéraires? in *Le Corps de la contagion*, Andrieu B., Boetsch G., Chevê D (Dir.), *CORPS* 2008/2 (5) : 23-32.
- Pearl, J. 1967 *The Invaders - Dam of Death*. Whitman Publishing Company : Racine, Wisconsin.
- Vernant, J.- P. 1989 *L'Individu, la mort, l'amour. Soi-même et l'autre en Grèce ancienne*. Paris : Gallimard.
- Watson, L. 1990 *Histoire naturelle de la vie éternelle, ou l'erreur de Roméo*. Paris : Albin Michel.

Filmographie

Cohen, L. 1966 *The Invaders (Les Envahisseurs)*. Chaîne ABC production : Alan A. Armer, Quinn Martin 29 : USA.